

## Usages et avenir du français dans l'espace francophone du Sud

Un atelier sur le thème de « L'usage quotidien du français en 2050 : les conditions de la transmission » a été organisé, en lien avec la Direction de la programmation et du développement stratégique de l'OIF, par l'Observatoire de la langue française, à Dakar, en décembre 2016. La question prospective fut présentée en abordant essentiellement le facteur de la transmission de la langue française au sein des populations ayant d'autres langues maternelles, singulièrement en Afrique.

### La transmission du français

Une des variables clés de la transmission est l'éducation dont une part significative relève des *systèmes scolaires*, pour lesquels nous soulignerons les défis qu'ils doivent affronter (statut des langues d'enseignement et qualité). Mais elle repose évidemment aussi sur les familles, au sein desquelles l'usage du français varie et évolue dans le temps. À cet égard, l'observation des *usages privés du français* nous donne des indications précieuses.

Sous-jacente à ces deux dimensions (usages scolaires et privés), une autre variable clé est essentielle à la transmission de la langue française : *l'utilité* qu'on lui prête. En effet, ce n'est qu'à la condition que les pays d'Afrique francophone et leurs populations considéreront que la maîtrise du français favorise le développement, l'insertion économique et sociale, l'accès à la culture et à l'information, que la transmission du français sera assurée.

Ces variables sont elles-mêmes influencées par les dynamiques linguistiques et les représentations (appropriation, démocratisation, promotion), ainsi que par les rapports aux cultures et aux identités (diversité et variétés).

### Les usages privés du français en Afrique subsaharienne<sup>1</sup>

Le Rapport 2014 de l'OIF sur la langue française dans le monde a permis de mettre en évidence l'importance du multilinguisme dans les pays de l'Afrique francophone. En effet si le français y a le statut de langue officielle pour plusieurs États africains, les activités quotidiennes des populations peuvent par ailleurs se dérouler à travers des échanges utilisant plusieurs autres langues. Mais comme dans d'autres domaines, l'Afrique présente une pluralité de situations contrastées. Le français, langue de l'État, de l'appareil législatif et de l'enseignement formel dans plusieurs pays est par ailleurs peu utile au marché de Bamako ou de Dakar alors qu'il sera pourtant

---

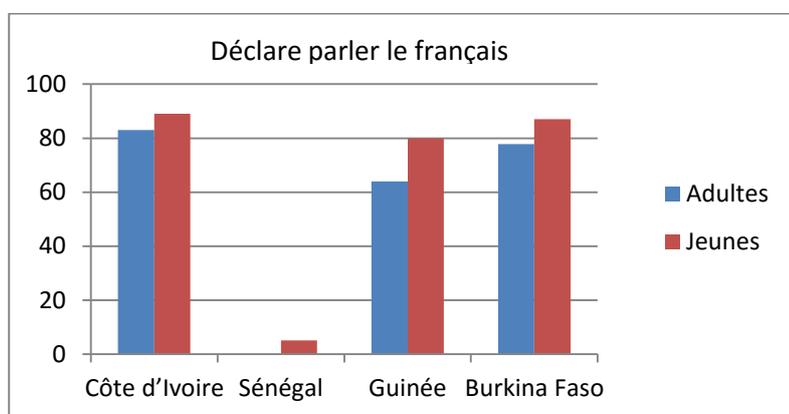
<sup>1</sup> D'après les premiers résultats de l'enquête « Transmission des langues en Afrique subsaharienne francophone » (TRANSLANGA) sur la transmission des langues africaines et du français dans les familles dans les pays suivants : Bénin, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, République démocratique du Congo, Gabon, Guinée, Mali et Sénégal.

très utilisé dans les espaces commerciaux à Abidjan ou à Yaoundé. Les villes africaines, carrefours de rencontres des populations, illustrent parfaitement les contextes linguistiques forts variés qui les caractérisent.

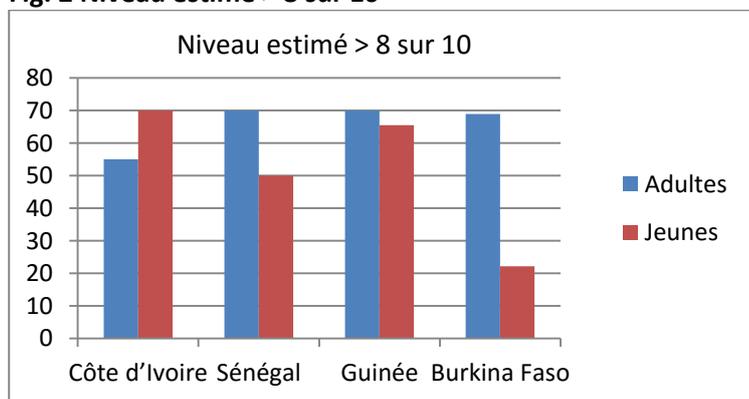
Quelles sont les pratiques au quotidien, dans les familles, sur les lieux de travail ? Les premiers résultats des enquêtes menées dans le cadre du projet TRANSLANGA<sup>2</sup> en lien avec la question de la transmission de la langue portent sur quatre pays d’Afrique de l’Ouest, soit le **Burkina Faso**, la **Côte d’Ivoire**, la **Guinée** et le **Sénégal**.

- **Connaissance et maîtrise du français**

**Fig. 1 Connaissance auto-déclarée de la langue française**



**Fig. 2 Niveau estimé > 8 sur 10**



En **Côte d’Ivoire**<sup>3</sup>, sur un échantillon composé d’un peu plus de mille personnes, plus de 83% des jeunes et 89% des adultes déclarent parler le français. Une majorité nette d’entre eux, 55% des adultes et 70% des jeunes, considère avoir un très bon niveau de français (au moins 8 sur une échelle de 10) et la quasi-totalité des répondants (respectivement 87% des adultes et 93% des enfants) estiment leur niveau satisfaisant (en le notant au moins 6 sur 10).

<sup>2</sup> Cf. note 1

<sup>3</sup> 321 questionnaires « adultes » et 770 questionnaires « enfants » à Abidjan

Au **Burkina Faso**<sup>4</sup>, bien que 87% des jeunes déclarent parler le français (soit près de 10 points de plus que leurs aînés), ils n'évaluent pas très positivement leur niveau de langue. Ils ne sont ainsi que 22% à s'attribuer une note supérieure à 8 sur 10 tandis que les adultes ont une appréciation bien meilleure. Le faible échantillon doit néanmoins nous engager à la plus grande prudence sur les conclusions à tirer de cet écart, mais la question de l'éventuelle dégradation des conditions d'enseignement pourrait se poser.

En **Guinée**<sup>5</sup>, sur un échantillon de 850 personnes, la langue française est la première citée dans la liste des langues parlées, à peine plus souvent que le soso (64% contre 60%) par les adultes, mais beaucoup plus fréquemment chez les jeunes (80%). Les autres langues les plus citées sont le pular (45% des adultes et 40% des jeunes), et le maninka (respectivement 35% et 18%). Les Guinéens interrogés considèrent globalement que la langue qu'ils maîtrisent le mieux est le français. Ainsi, parmi les adultes, ils sont 70% à se classer au moins au niveau 8 sur une échelle de 10. Chez les jeunes, les rapports sont comparables entre le français et les langues nationales, même s'ils jugent leur niveau en français légèrement inférieur à celui que s'accordent les adultes avec 65,5% d'entre eux se classant au moins à 8 sur 10. Le français occupe donc une place particulière, qui s'explique peut-être par la qualification de langue première que lui attribuent aussi bien les adultes que les enfants lorsqu'on leur demande quelle est la langue de leur conjoint (pour les adultes), de leur père ou de leur mère (pour les plus jeunes) : le français se place en 2<sup>e</sup> ou en 3<sup>e</sup> position, après le soso et avant ou après le pular selon les répondants.

Au **Sénégal**<sup>6</sup>, sur un échantillon de 1 500 personnes, le français n'est pas spontanément cité parmi les langues que les adultes déclarent parler (alors qu'il est largement maîtrisé). Le wolof est, en revanche, toujours nommé en première place (99% des répondants), suivi du peul (37%), du diola (15,7%), du bambara (13%) et du sereer (11,4%). Le français fait une timide apparition dans les réponses des plus jeunes (5% des réponses) mais est franchement présent dans l'échantillon composé uniquement d'élèves de 3<sup>e</sup> et de 6<sup>e</sup> qui sont 13,2% à déclarer parler le français. Les langues ainsi mises en avant correspondent à peu près, à l'exception du wolof dont l'usage s'est considérablement étendu au-delà de ses locuteurs natifs, aux langues premières des résidents sénégalais. Toutes ces langues monopolisent les réponses des adultes pour désigner les langues « de la famille ». Chez tous les répondants, le français occupe une place marginale : 4,3% des adultes la considèrent comme la langue de leur conjoint(e) et seuls 10% des jeunes sont convaincus que le français est la langue de leur père (5,3% pour leur mère).

---

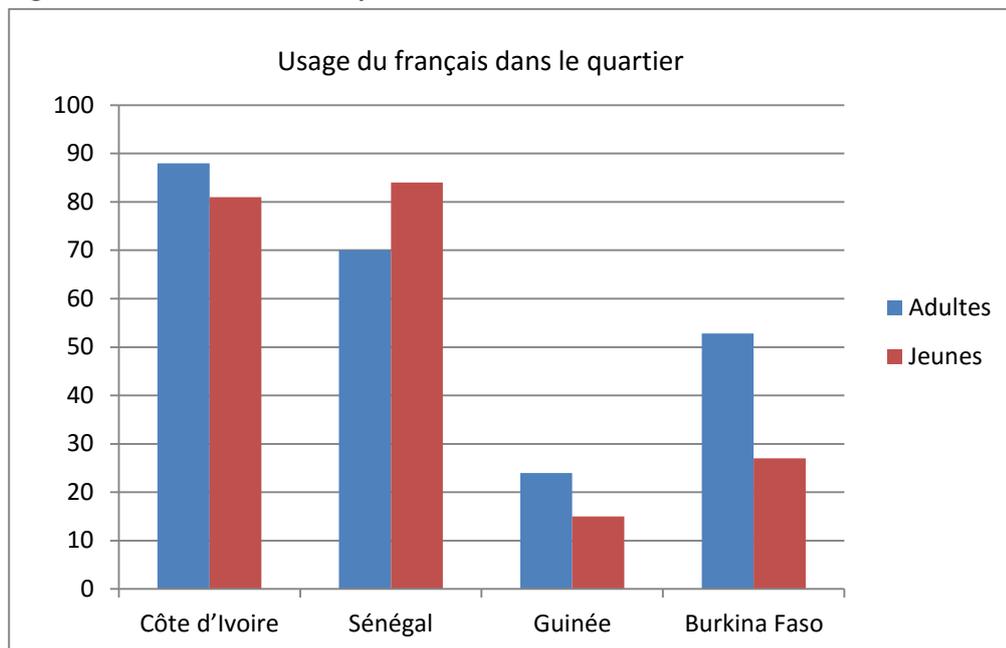
<sup>4</sup> Ouagadougou et Bobo Dioulasso. 15 questionnaires « enfants » et 36 questionnaires « adultes ».

<sup>5</sup> 618 questionnaires « adultes » et 232 questionnaires « enfants » dans les communes suivantes : Kaloum (35,3%) ; Ratoma (28,4%) ; Dixinn (19,8%) ; Matoto (14,7%) ; Dubréka (0,9%) ; Matam (0,4%) et Coyah (0,4%).

<sup>6</sup> Les enquêtes se sont déroulées à Dakar et à Tambacounda, ville située dans la partie orientale du Sénégal.

- Socialisation

Fig. 3 Dans « la cour » ou le quartier<sup>7</sup>



En **Côte d'Ivoire**, plus de 80% des répondants utilisent quotidiennement le français dans leur quartier, bien avant le dioula et le baoulé. Cependant, la place du français se réduit (34%) chez les jeunes auxquels on demande quelle langue ils utilisent dans la cour, car ils citent souvent le dioula (27%) et le baoulé (14%). Pourtant, parmi les langues utilisées pour parler avec leurs amis du voisinage, hors contexte scolaire, les jeunes placent à 93% le français en tête.

Au **Burkina Faso**, le français arrive en troisième position des langues utilisées dans la cour ou le quartier (27%), bien après le dioula (60%) et le moore (40%).

En **Guinée**, dans la cour ou le quartier, tous les répondants déclarent parler le plus souvent, dans l'ordre, soso, pular, puis français (avec respectivement des taux oscillant entre 59% et 60% pour le soso ; 17% et 42% pour le pular et 12% et 24% pour le français). Les jeunes sont plus enclins à utiliser le français dans leurs échanges avec les amis du voisinage, le décrivant alors comme la deuxième langue de communication (42%), après le soso (65%), mais avant le pular (27%).

Au **Sénégal**, le wolof occupe la première place dans la communication qui s'instaure dans la cour ou dans le quartier (96% des réponses), même si le français arrive en 2<sup>e</sup> position (84%). Tout comme il succède au wolof dans les échanges des jeunes avec leurs amis (à 65% contre 88% au wolof).

<sup>7</sup> En Afrique, la « cour » fait référence à l'espace situé devant les habitations que fréquentent les membres du foyer ou des foyers. Le quartier renvoie à un espace plus vaste autour de la maison.

- À la maison

Fig. 4 Français, langue de la famille

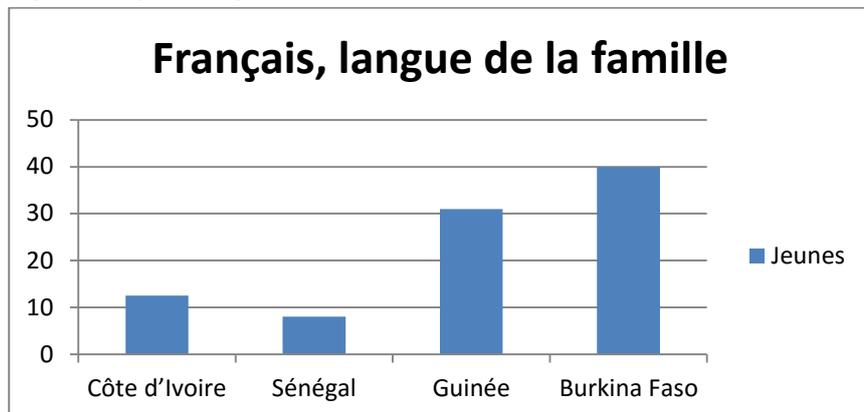
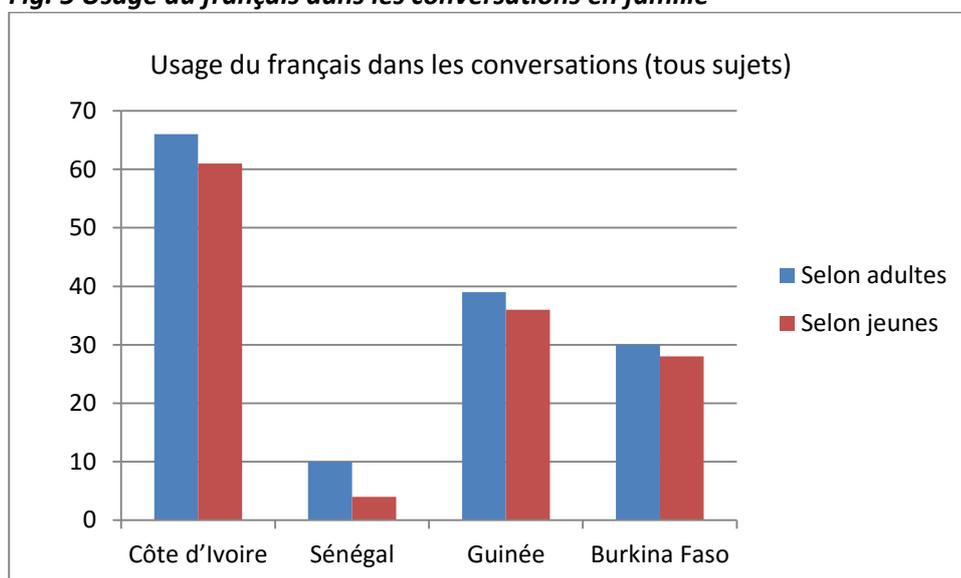


Fig. 5 Usage du français dans les conversations en famille



En **Côte d'Ivoire**, sur l'échantillon étudié, le français est la première langue utilisée à la maison dans tous les cas de figure sauf lorsque les enfants s'adressent à leurs arrière-grands-parents. Tendanciellement, l'usage du français s'accroît.

Du côté des enfants, l'usage du français s'intensifie avec la proximité générationnelle. Le français arrive largement en tête dans les échanges entre les enfants et leurs parents, comme le montrent les réponses concernant les langues utilisées selon les sujets abordés (école, santé, culture, vie domestique, famille et contes traditionnels) : en moyenne, les filles sont 55% à recourir au français, tandis que les garçons sont 68% à le faire. Le français arrive largement en tête dans les échanges entre les enfants et leurs parents comme le montrent les réponses concernant les langues utilisées selon les sujets abordés (école, santé, culture, vie domestique, famille et contes traditionnels) : en moyenne, les filles sont 55% à recourir au français, tandis que les garçons sont 68% à le faire.

Au **Burkina Faso**, le français est assez souvent considéré comme une langue de la famille, surtout par les jeunes. Néanmoins, dans les conversations décrites selon les sujets évoqués, la place occupée par le dioula (39% en moyenne selon les enfants et 25% selon les adultes) et le moore (20%) dans les échanges intrafamiliaux maintiennent le français sous la barre des 30% dans la fréquence d'usage. Ce dernier ne se hausse à la première place que lorsqu'il est question d'école (et de culture selon les adultes). Ces déclarations sont confirmées par la réponse donnée par les enfants concernant la langue que leur père leur parlait quand ils avaient 5 ans (rappelons que l'âge médian de l'échantillon est de 15 ans, mais que la grande majorité a plus de 9 ans) : 40% d'entre eux affirment qu'il s'agit du français, tandis que les adultes ne sont que 11% à se souvenir d'une pratique similaire de la part de leur propre père. Comme pour les autres pays étudiés, la place du français devient significative lorsque les discussions n'impliquent pas les plus âgés (cf. Fig.6).

Dans les familles en **Guinée**<sup>8</sup>, les choses sont un peu différentes : si les plus jeunes désignent toujours, à 31%, le français comme la troisième langue de communication, l'écart se resserre avec le soso (45%) et surtout avec le pular (34,5%). Cela s'explique sans doute en partie par les politiques linguistiques familiales, un peu plus affirmées qu'au Sénégal et en Côte d'Ivoire. Ainsi, même si l'interdiction reste peu pratiquée (8% des mères et 11% des pères selon les enfants interrogés), ce sont presque toujours les langues nationales qui sont frappées d'interdit et le français est la première langue favorisée. Les adultes eux-mêmes reconnaissent majoritairement qu'ils souhaitent (à 60%) que leurs enfants utilisent une langue en particulier à la maison et c'est le français qui est désigné dans plus de 40% des cas.

Les adultes se souviennent que leurs parents ne s'adressaient pas très souvent à eux en français lorsqu'ils étaient enfants (vers l'âge de 5 ans). Cette langue n'arrivait qu'en quatrième position après le pular, le soso et le maninka. Comme on l'a vu, les parents d'aujourd'hui ont inversé l'ordre et les enfants interrogés considèrent qu'aussi bien leur mère que leur père ont recouru prioritairement au français pour s'adresser à eux, tout en maintenant une place importante aux langues nationales.

Comme dans les autres enquêtes, les pratiques semblent beaucoup dépendre de l'âge des locuteurs et le français se renforce à mesure que le temps passe. Ainsi, les adultes n'envisagent jamais de parler français à leurs grands-parents et les enfants ne s'y autorisent avec leurs arrière-grands-parents qu'en dernier recours. Dès la génération suivante, aussi bien les adultes avec leurs parents que les enfants avec ceux-ci, le français remonte dans le classement. Les adultes le placent en 3<sup>e</sup> position tandis que les enfants considèrent l'utiliser plus souvent que toute autre langue avec leur père, leurs oncles et leurs tantes, et juste après le soso avec leur mère. Le basculement générationnel se constate et se confirme dans tous les autres échanges décrits par les répondants : entre conjoints ou entre frères et sœurs, petits et grands ont recours en priorité à la langue française (sauf dans le cas des jeunes qui maintiennent une légère avance au soso lorsqu'ils s'adressent à leurs sœurs). Enfin, les adultes interrogés affirment utiliser prioritairement le

---

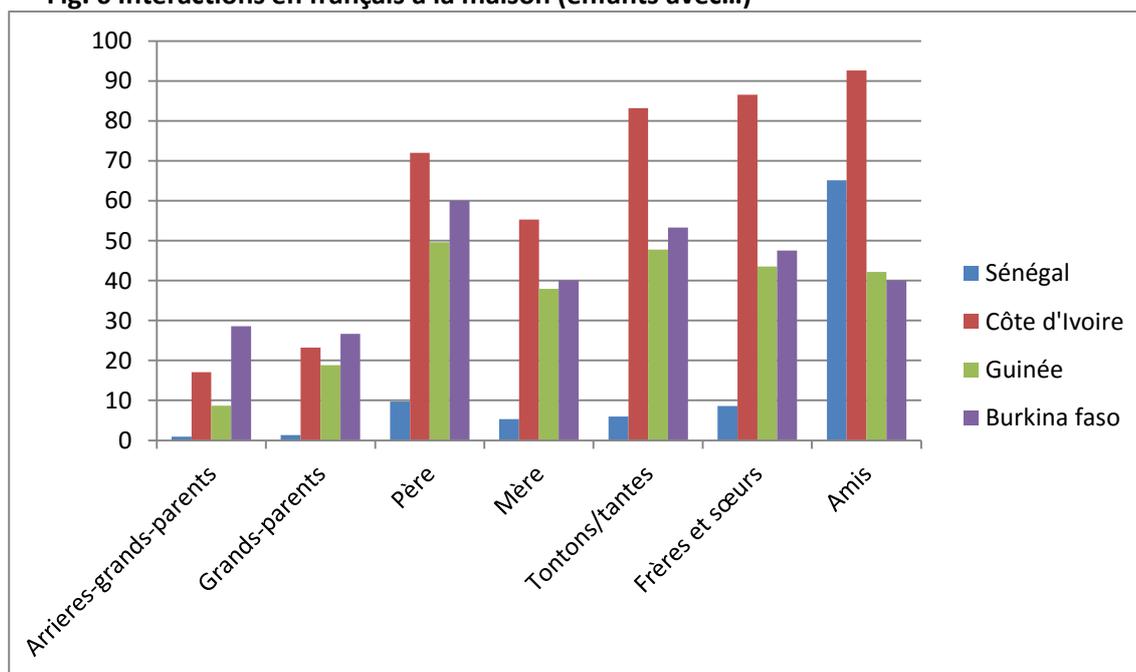
<sup>8</sup> Cf. note 5.

français lorsqu'ils s'adressent à leurs enfants, sensiblement dans les mêmes proportions pour les fils que pour les filles, ce que confirment les déclarations des enfants interrogés sur le même sujet, même s'ils réduisent l'écart entre les langues annoncées par leurs parents. Globalement, le français est presque deux fois plus souvent utilisés que les langues nationales, et ce, quel que soit le sujet abordé (école, culture, santé, vie de famille, questions domestiques, contes traditionnels...).

Au **Sénégal**<sup>9</sup>, dans la famille, la communication entre les jeunes générations et les plus anciennes laisse une place décroissante au français à mesure que l'écart d'âge se creuse : les parents avec leurs grands-parents et les enfants avec leurs arrière grands-parents n'ont recours au français que dans 1% des cas. Inversement, entre conjoints ou entre frères et sœurs, on parle un peu plus souvent le français : entre 7% et 9% (et jusqu'à 14% chez les seuls élèves de 3<sup>e</sup> et de 6<sup>e</sup>). Et même, les parents et les enfants s'adressent en français les uns aux autres dans des proportions qui tournent autour de 10% et jusqu'à 14% chez les élèves de 3<sup>e</sup> et de 6<sup>e</sup> lorsqu'ils s'adressent à leur père. Tous sujets confondus et quels que soient les locuteurs (mère, père, fille, fils), les langues des échanges sont, dans l'ordre : le wolof (autour de 50% des échanges), le peul (autour de 20%) et le français (autour de 10%).

Les parents n'ont que rarement, moins de 3%, le souvenir que leur mère ou leur père leur parlaient habituellement en français lorsqu'ils étaient enfants. Leurs enfants, la génération actuelle, interrogés sur le même sujet, sont un peu plus nombreux à dire que leurs parents s'adressent habituellement à eux en français : entre 4% et 10% selon le sexe, l'âge et la relation filiale.

**Fig. 6 Interactions en français à la maison (enfants avec...)**



<sup>9</sup> Les enquêtes se sont déroulées à Dakar et à Tambacounda, ville située dans la partie orientale du Sénégal.

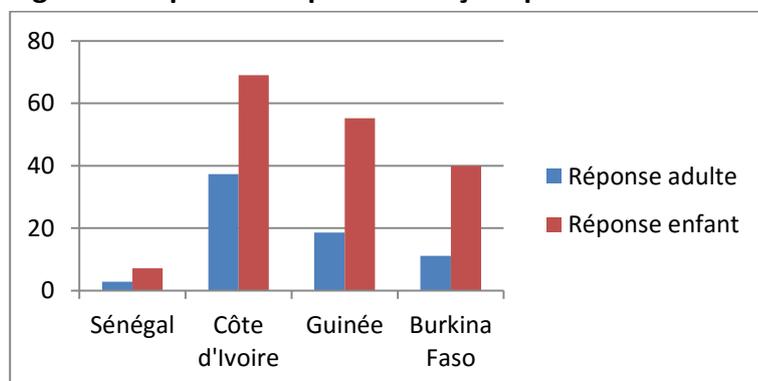
## - Quelle transmission prévisible<sup>10</sup> ?

Cette question est centrale pour envisager l'avenir de la langue française. C'est aussi l'une des plus difficiles à appréhender avec certitude, comme le montrent les réponses qu'y apportent des spécialistes sollicités dans le cadre des ateliers organisés par l'Observatoire de la langue française. Lorsque l'on suggère que les parents pourraient utiliser majoritairement le français pour s'adresser à leurs enfants, les opinions divergent, mais aucune ne l'emporte vraiment. Les répondants en accord avec l'énoncé sont d'avis qu'en raison de son statut de langue officielle dans les administrations et de langue d'enseignement, le français occupera une place de choix dans les foyers. Pour eux, langue de médiation entre les populations n'ayant pas en commun les mêmes idiomes, le français restera une solution de communication sûre. Pour les autres répondants, tout dépend du contexte familial et sociolinguistique, ce qui ne permet pas la généralisation, mais nombreux sont ceux qui rejettent cette hypothèse (34%) tout en admettant que le français restera présent dans les échanges.

### *Le français, langue du foyer en Afrique ?*

La langue dont on se souvient que son père l'utilisait pour s'adresser à soit enfant (vers l'âge de 5 ans) constitue un indicateur possible de la transmission de la langue. Comme le montre le graphique ci-dessous, elle semble fortement progresser dans tous les pays étudiés, même si les Sénégalais continuent à privilégier nettement le wolof dans les échanges intrafamiliaux.

**Fig. 8 Votre père vous parlait français quand vous aviez 5 ans**



Afin d'essayer d'appréhender l'avenir et les intentions réelles des locuteurs, nous nous sommes interrogés sur la volonté exprimée par les jeunes africains de transmettre ou non la langue française, mais aussi sur le souhait des parents concernant la maîtrise du français par leurs enfants.

En **Côte d'Ivoire**, près de 50% des jeunes interrogés souhaitent transmettre la langue française à leurs futurs enfants, loin devant l'anglais (23%) et les langues nationales. De leur côté, les parents

<sup>10</sup> D'après la question « Quelle langue souhaiteriez-vous transmettre en priorité à vos enfants lorsque vous serez parents » posée aux jeunes (moyenne d'âge entre 14 et 16 ans).

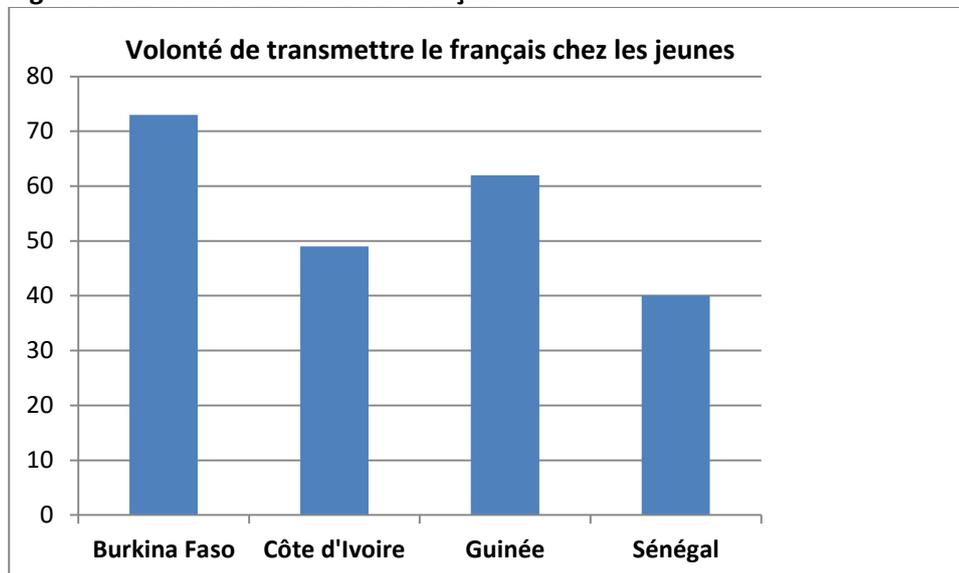
jugent indispensable l'apprentissage du français pour leurs enfants (98% des répondants), même s'ils désignent l'anglais comme une langue nécessaire également.

Au **Burkina Faso**, les jeunes ont la ferme volonté de transmettre la langue française à leurs enfants (73% des réponses). Leurs parents sont tous désireux de voir leurs fils et leurs filles apprendre le français (100% des réponses) même si leur liste prioritaire fait apparaître également l'anglais, puis quelques langues africaines comme le fulfulde, le dioula et le moore.

En **Guinée**, si les plus jeunes souhaitent majoritairement transmettre le français à leurs futurs enfants (62%), ils évoquent aussi le pular (22%), le soso (17%) et le maninka (6%). Les adultes sont 80% à vouloir que leurs enfants apprennent le français, bien avant l'anglais (55%) et l'arabe (15-16%). La question posée directement sur la seule langue française recueille même l'adhésion de 97% des répondants.

Au **Sénégal**, ce sont également 40% des jeunes qui souhaitent transmettre le français, avant l'anglais, le peul et le wolof. Par ailleurs, les parents souhaitent massivement que leurs enfants apprennent le français (99%) et ils considèrent que c'est la langue la plus importante, pour leur fils comme pour leur fille, très loin devant l'anglais (plus de 70% contre 17-18%). D'ailleurs, sur l'ensemble des parents (97%) qui souhaitent que leurs enfants utilisent de préférence une langue à la maison, le français est cité en première position (autours de 50% des réponses).

**Fig. 9 Volonté de transmettre le français**



## L'arabofrancophonie

Le Monde arabe est un espace linguistique unifié par l'usage de la langue arabe, mais il n'est ni homogène, ni clos. D'une part, aux côtés de l'arabe standard, tous les pays connaissent une ou plusieurs variétés différentes, auxquelles s'ajoute l'amazigh. Cet espace est également en contact avec les langues internationales à grande diffusion, comme l'anglais, l'espagnol et le français. Dans les trois pays du Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) et au Liban, le français jouit d'un statut privilégié en raison d'un ancrage historique lié à l'expansion française à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces liens historiques et leurs prolongements dans tous les domaines, notamment dans celui de la culture, dont la littérature est l'illustration la plus brillante, ont toujours suscité beaucoup de débats et de réflexions qui demeurent, encore aujourd'hui, plutôt passionnés. Au tournant des années 2000, un terme - *arabofrancophonie* - a émergé de ce foisonnement intellectuel, qui cherchait à embrasser une réalité multiple et très singulière à l'échelle de la francophonie. Inventé par Stélio Farandjis, alors secrétaire général du Haut Conseil de la Francophonie, prestigieuse institution française disparue quelques années plus tard, cette notion<sup>11</sup> a par la suite été reprise et retravaillée très souvent.

Suscité par l'AUF et l'OIF, un projet intitulé DUFAM (Dynamiques des Usages, de la transmission et des représentations du Français dans l'espace arabofrancophone au Maghreb et au Moyen-Orient) s'était fixé comme objectif de rendre compte des usages, des représentations et des modes de transmission des langues dans les trois pays du Maghreb et au Liban. Malheureusement, des difficultés techniques et des erreurs de saisies n'ont pas permis d'exploiter toutes les réponses aux nombreux questionnaires administrés dans ces territoires en 2016 et 2017. À défaut, nous avons décidé d'analyser les seuls résultats fiables de cette enquête pour les six villes du Maroc<sup>12</sup> (Agadir, Casablanca, Fes, Marrakech, Rabat et Tanger) et quelques autres concernant le Liban.

### - Usage dans les foyers

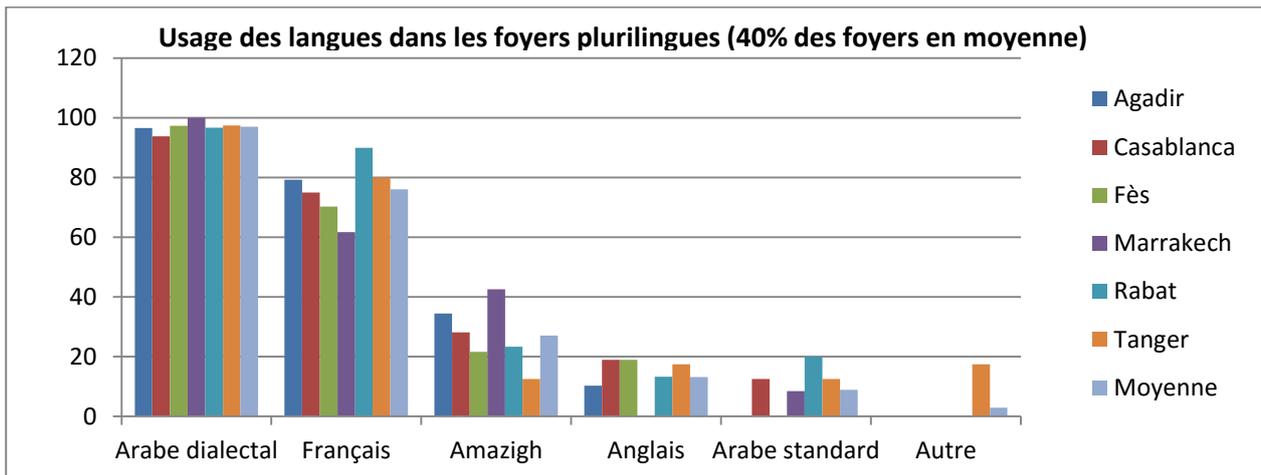
#### Au Maroc

Lorsqu'une seule langue est pratiquée dans les foyers (60% des réponses) l'arabe dialectal domine très largement, avec néanmoins une présence significative de l'amazigh à Agadir et à Rabat. Le français n'apparaît qu'une fois pour un très petit nombre de répondant (1,6%) à Tanger. En revanche, pour les 40% de foyers déclarant des pratiques plurilingues, la langue française se situe systématiquement en 2<sup>e</sup> position derrière l'arabe dialectal avec des taux oscillant entre 60% (à Marrakech) et 90% (Rabat).

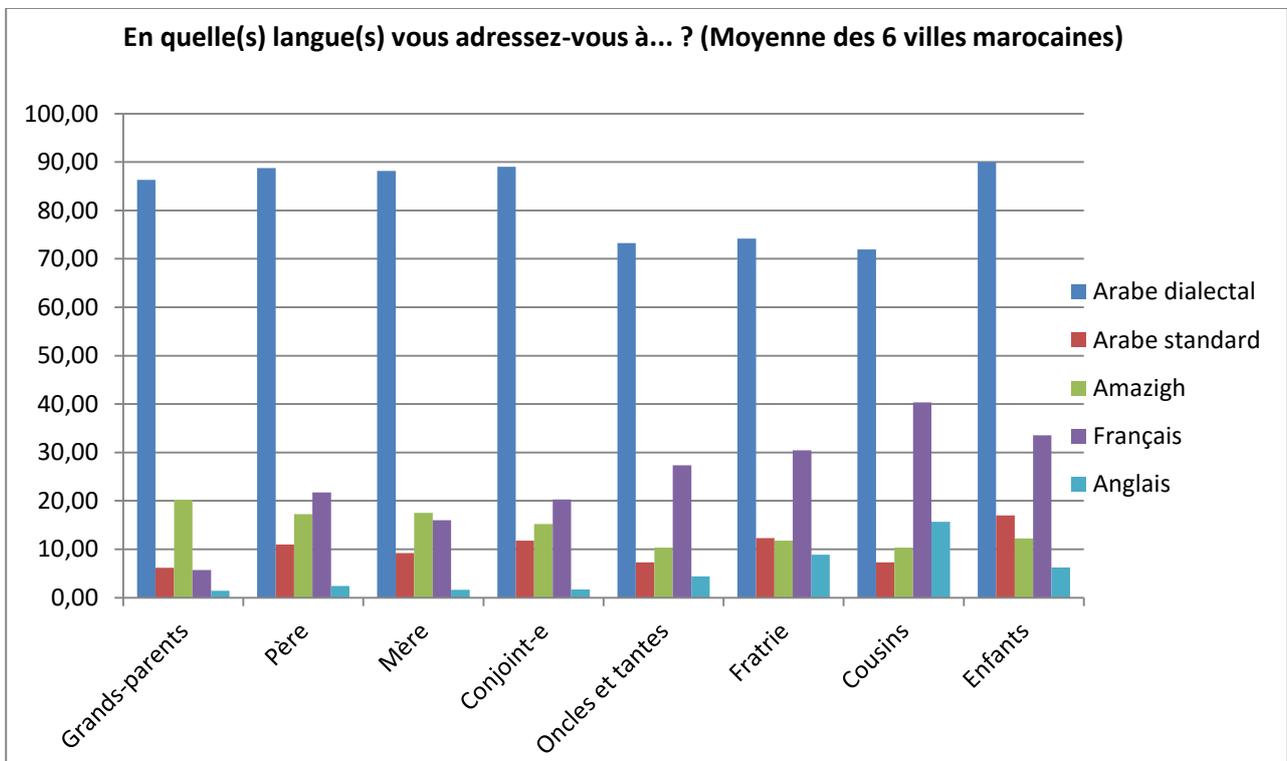
---

<sup>11</sup> Haut Conseil de la Francophonie, *Arabofrancophonie : Volume 10 de Cahiers de la francophonie*, Editions L'Harmattan, 2001, 319 p

<sup>12</sup> Enquêtes réalisées entre janvier et juin 2016 auprès d'un échantillon de 648 personnes (108 répondants par ville) composé pour moitié de femmes, réparti en 3 tranches d'âges : -25 ans (plus ou moins 45% selon les villes) ; entre 25 et 55 ans (plus ou moins 38%) et +65 ans (plus ou moins 17%).

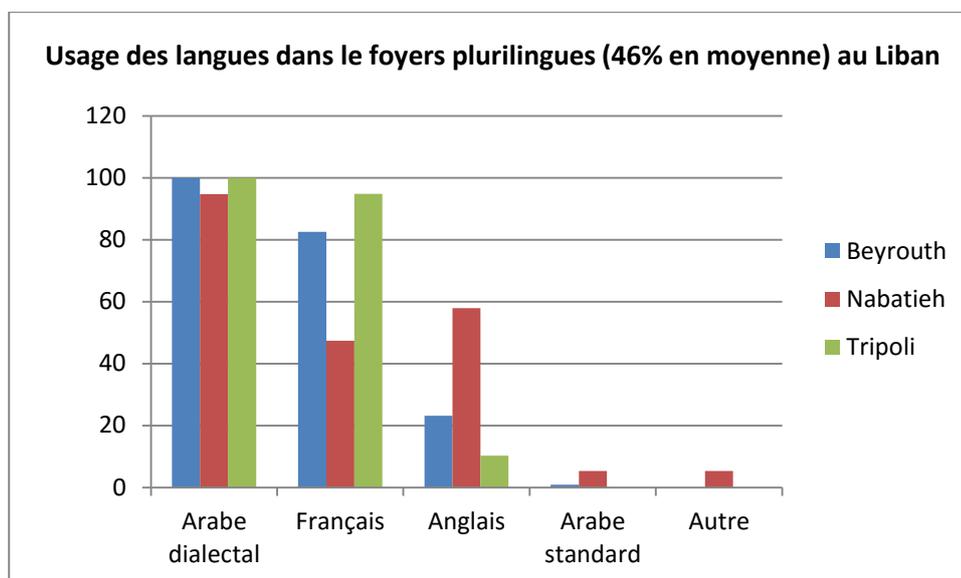


Cette moyenne générale masque des différences notables selon l'âge des locuteurs et l'on s'aperçoit que, globalement, plus les interactions langagières impliquent les jeunes générations, plus la présence du français est importante. Ainsi, s'il est pratiquement exclu d'entendre des échanges avec les grands-parents se tenir en français, sa fréquence d'utilisation croît régulièrement en passant aux discussions avec les parents, les conjoints et les oncles et tantes, et devient très significative (entre 30% et 40%) avec les frères et sœurs, cousins et enfants en général. En tout état de cause, à de rares exceptions près, le français arrive toujours en 2<sup>e</sup> position.

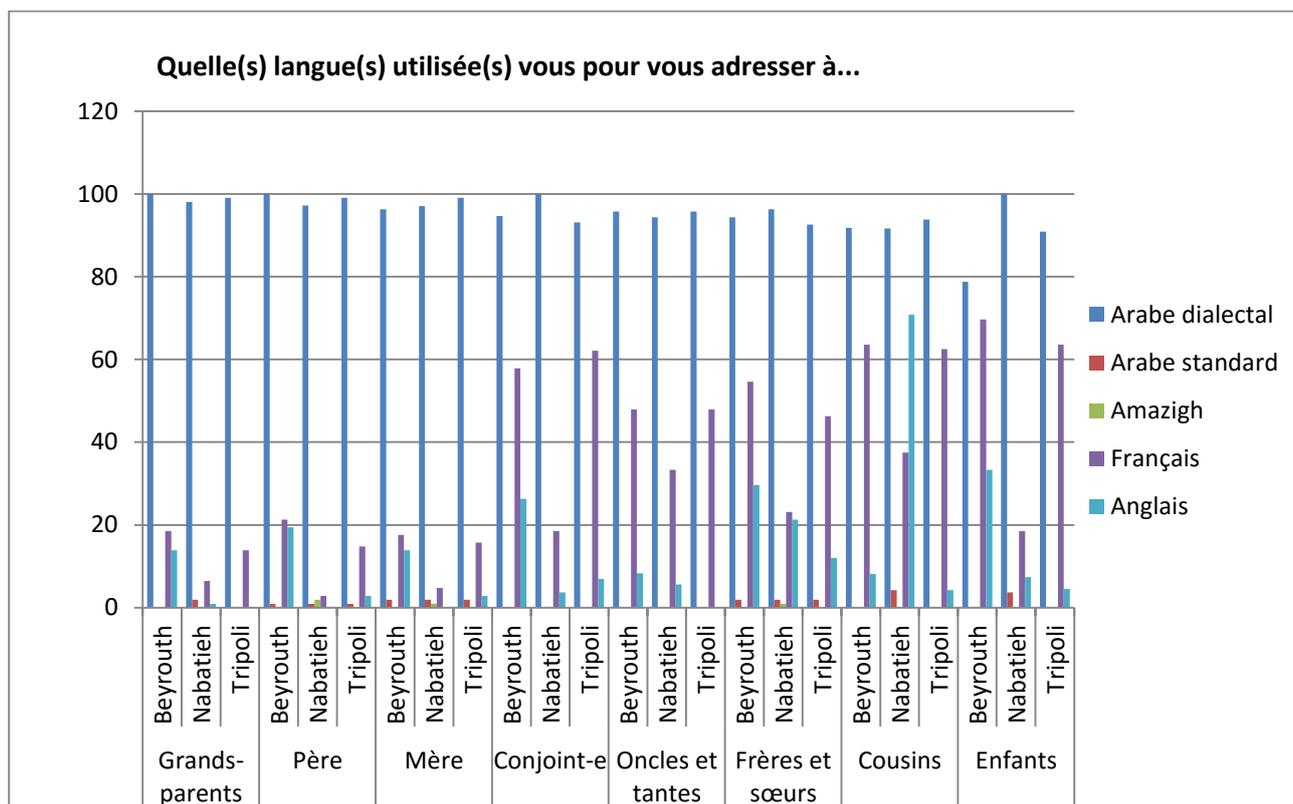


Au Liban

Dans les foyers, l'usage d'une seule langue, l'arabe dialectal, domine très légèrement le paysage linguistique libanais (54% des répondants en moyenne), même si de grandes différences existent entre les trois villes étudiées. À Beyrouth, 1/3 seulement des familles n'utilise que l'arabe alors qu'ils sont plus de 80% dans ce cas à Nabatieh. Lorsque les pratiques sont plurilingues, la langue française arrive toujours en 2<sup>e</sup> position, sauf à Nabatieh où c'est l'anglais qui ravit cette place au français.



Comme au Maroc, l'arabe est la langue à laquelle on a systématiquement recours pour s'adresser aux autres membres de la famille (entre 79% et 100% selon les villes et le type d'interactions). La langue française, à une exception près (échanges entre cousins à Nabatieh), arrive toujours en 2<sup>e</sup> position, d'abord de façon marginale (autours de 13% en moyenne) avec les grands-parents et les parents, mais de façon très significative ensuite avec des taux très souvent supérieurs à 50%, du moins à Tripoli et à Beyrouth, tandis qu'à Nabatieh, la fréquence d'usage du français se situe plus souvent autours de 25%.

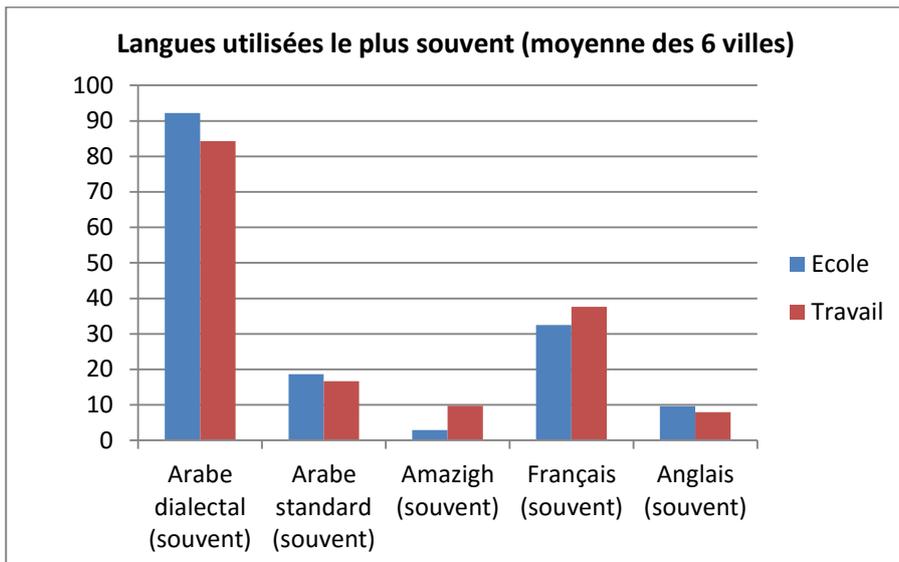


Le plus intéressant à relever, tout comme dans le cas du Maroc, c'est la progression très nette de l'usage du français entre les pratiques déclarées lorsque l'on s'adresse à ses aînés et celles qui concernent les échanges entre les mêmes générations ou avec les plus jeunes. À Beyrouth et à Tripoli, on relève même des taux impressionnants lorsqu'il s'agit des conversations entre enfants, où le français est très proche voire dépasse l'arabe !, ou des échanges entre conjoints. Outre une progression possible dans la maîtrise et la diffusion du français, peut-être au-delà des cercles traditionnels des communautés historiquement francophones (comme les Chrétiens), ces constatations renvoient possiblement à une dimension psychologique qui affecterait à la langue arabe un caractère de déférence lorsque l'on s'adresse aux ascendants. Cependant, lorsque l'on pose la question inverse, interrogeant sur la langue que les autres membres de la famille utilisent pour s'adresser à l'enquêté(e), cette hypothèse n'est pas directement confirmée puisque les enfants et les petits enfants n'ont pas l'impression que le français est plus présent lorsque leurs parents ou grands-parents leur parlent.

#### - Le français en dehors du cercle familial

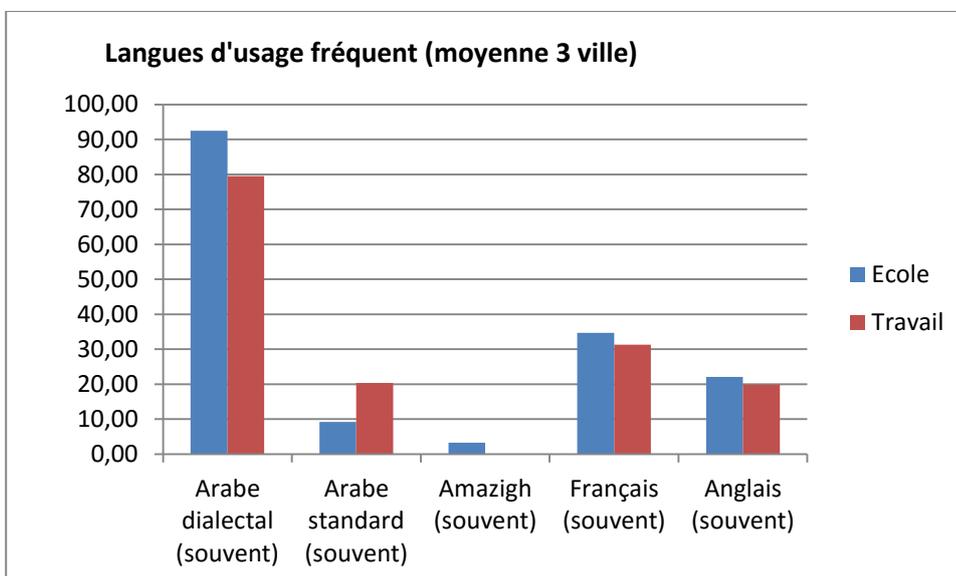
##### Au Maroc

La place du français comme seconde langue la plus fréquemment utilisée est largement constatée aussi bien à l'école (entre les élèves en dehors des cours) qu'au travail (entre collègues). Toujours bien après l'arabe dialectal (entre 80% et 90% des usages qualifiés de fréquents), il réunit néanmoins un bon tiers des citations, alors que l'arabe standard reste sous la barre des 20% (sauf à Rabat et à Tanger, sur le lieu de travail uniquement).



### Au Liban

À l'extérieur du foyer, si l'on observe les langues en usages chez les plus jeunes, avec leurs camarades à l'école, et chez les adultes actifs, au travail avec les collègues, la place du français se confirme, surtout chez les élèves. Après l'arabe dialectal, ces derniers ont recourt au français dans des proportions supérieures à 45% (sauf à Nabatieh où l'anglais l'emporte avec 38%). L'intensité de l'usage du français est moins forte sur les lieux de travail où l'arabe standard fait une percée, alors qu'il était jusque-là quasi-inexistant, ce qui se comprend du fait de son caractère officiel.



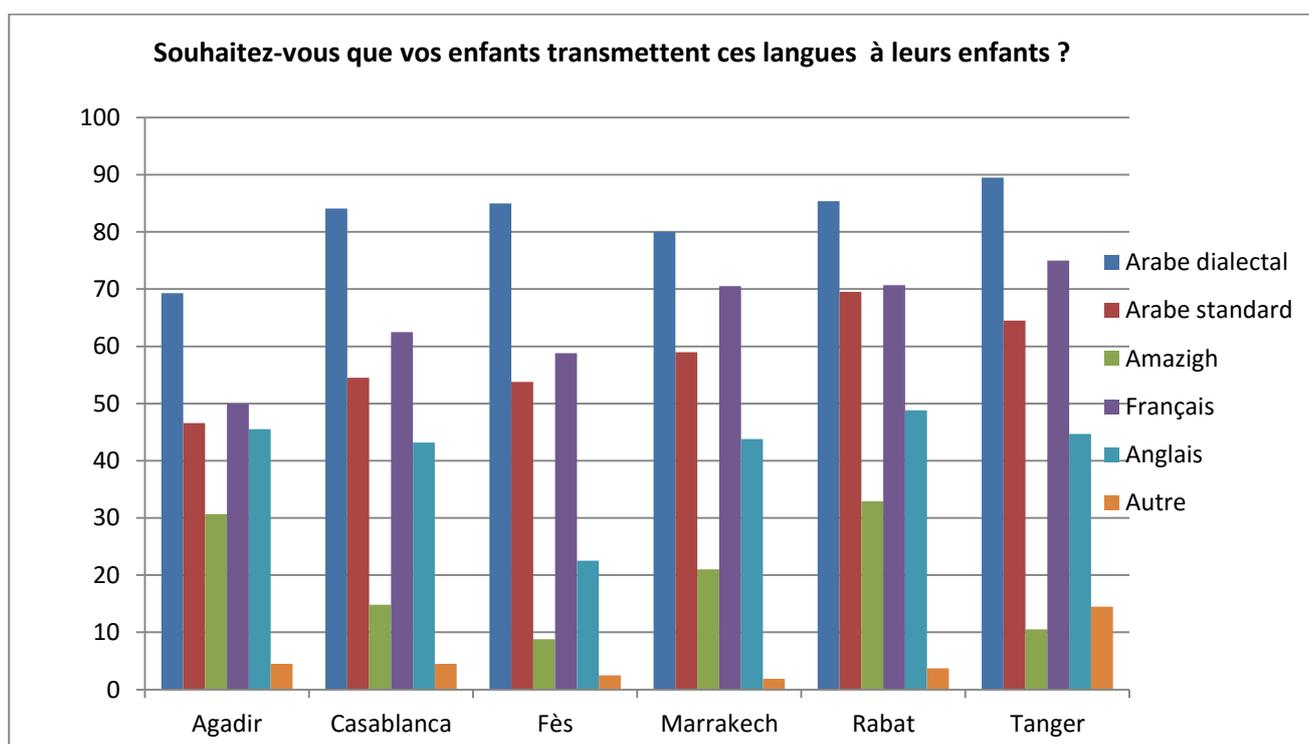
### - Transmission de la langue française

#### Au Maroc

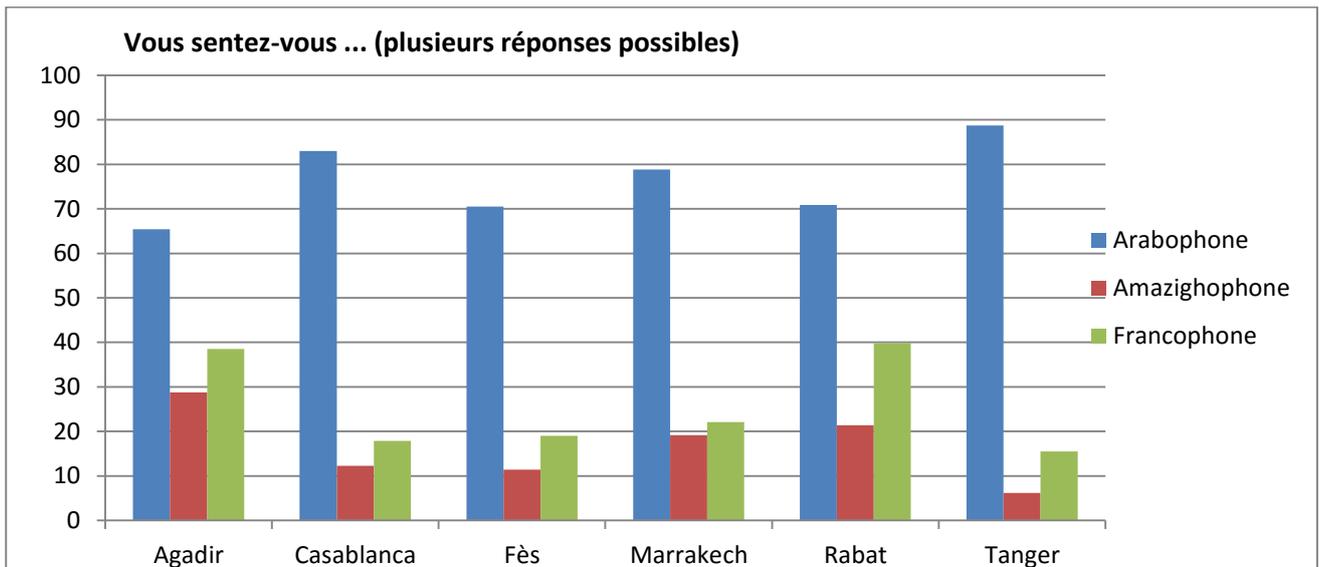
L'effet générationnel concernant l'usage de la langue française constaté plus haut se confirme lorsque l'on interroge les personnes sur les langues dans lesquelles elles ont appris à parler. Sans

surprise, l'arabe dialectal arrive très largement en tête (autour de 90%), mais le français est de plus en plus présent au fil des générations pour occuper une solide 2<sup>e</sup> place à partir des cousins et des frères et sœurs (même si l'amazigh se maintient relativement bien). Il est intéressant de noter que l'arabe standard, peu cité dans cette catégorie (comme dans la précédente concernant un usage domestique), fait néanmoins une percée en réponse à la question « Quelles sont les langues qui vous ont été transmises par vos parents ? » avec, en moyenne, 1/3 de l'échantillon qui le classe en 2<sup>e</sup> position (devant le français et l'amazigh), alors même qu'il n'est que très marginalement décrit comme une langue dans laquelle les répondants auraient « appris à parler » (entre 0% et 7,5%). On perçoit ici la complexité du paysage linguistique du Maroc, et du Maghreb en général, qui s'illustre notamment par une forme de hiatus entre le statut officiel et la valorisation souhaitée de l'arabe classique et son usage quotidien.

De même, cette langue réunit plus de 50% des suffrages lorsqu'il s'agit de nommer les langues que les répondants transmettent à leurs enfants ainsi que celles qu'ils souhaitent les voir eux-mêmes transmettre à leurs descendants. Dans les deux cas, le français la devance avec plus de 60% de réponses, arrivant ainsi juste après l'arabe dialectal (autours de 80%).

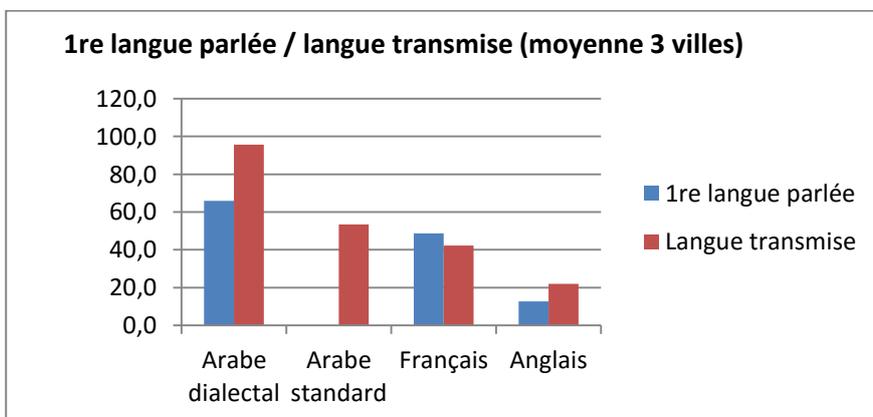


Ces résultats présentent une certaine cohérence avec la manière dont les enquêtés ont défini leur « identité linguistique ». Le qualificatif d'arabophone (qui efface la distinction entre arabe dialectal et arabe standard) est retenu par plus de 75% des répondants (en moyenne), ce qui n'empêche pas 25,5% d'entre eux (en moyenne toujours) de se déclarer « francophones » et/ou, pour 16,5%, « amazighophone ».



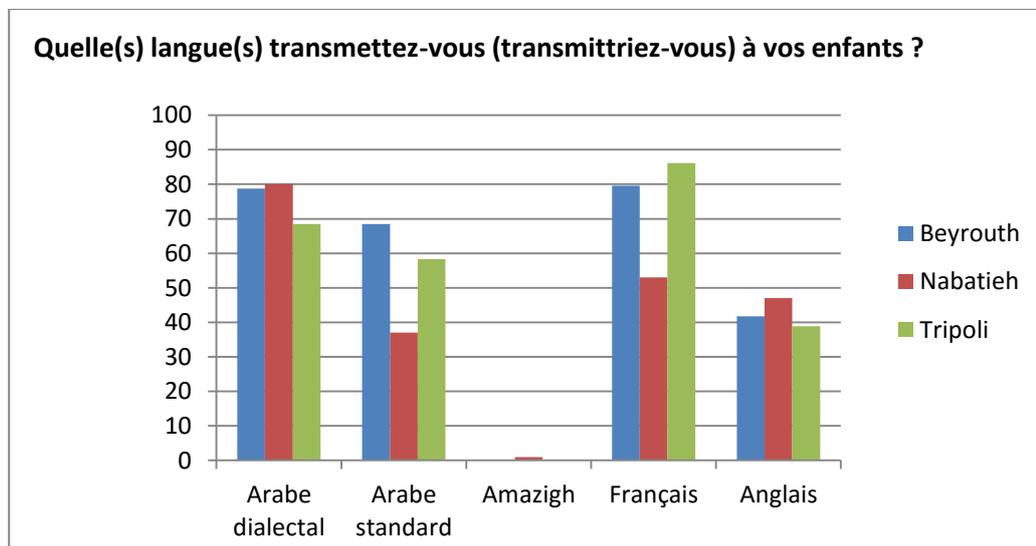
### Au Liban

On constate, le même hiatus qu'au Maroc, encore plus spectaculaire, entre la proportion de personnes qui déclarent avoir reçu l'arabe standard en héritage (plus de 60% à Beyrouth et Tripoli et 34% à Nabatieh) et ceux (pourtant les mêmes) qui excluent totalement cette langue parmi celles qu'ils ont appris à parler ! Les réponses sont plus cohérentes pour les autres langues et reproduisent le même classement que dans les autres situations, avec l'arabe dialectal en tête, suivi du français et de l'anglais. Toutefois, il existe manifestement une volonté de faire apparaître l'arabe dialectal plus haut qu'il n'est en réalité puisqu'un écart de 30 point est constaté, en moyenne, entre la proportion de ceux qui déclarent qu'on leur a transmis cette langue et ceux qui la citent comme celle des premiers apprentissages... Parallèlement, le français subit l'effet inverse, moins souvent cité comme une langue transmise (40% des réponses en moyenne) que comme la langue dans laquelle on a appris à parler (près de 50% en moyenne et jusqu'à 70% à Tripoli). Dans tous les cas, il semble exister une distorsion entre la volonté affichée ou implicite des populations de favoriser l'arabe et les pratiques réelles.

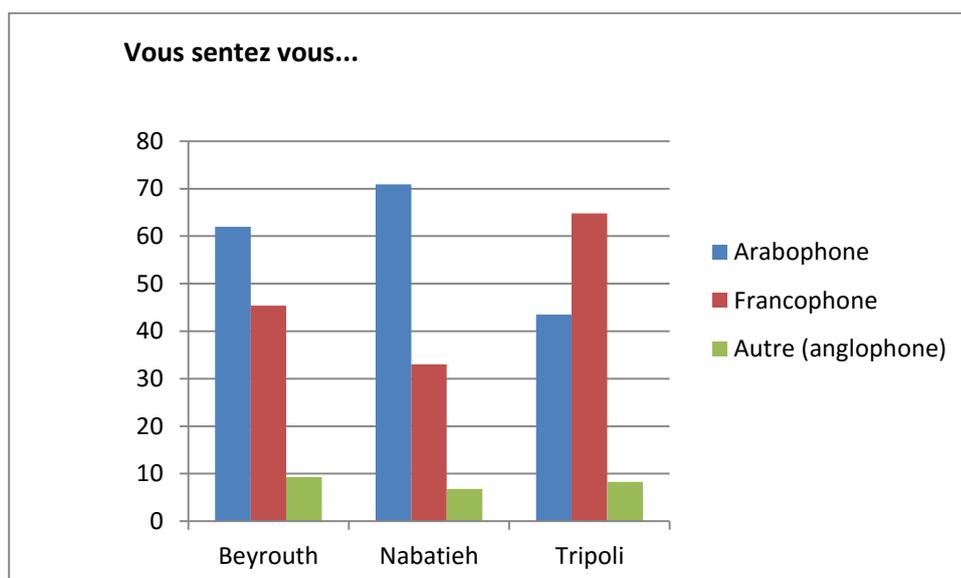


Étonnamment, la situation est beaucoup plus claire quand les personnes interrogées se prononcent sur les langues qu'ils transmettent, ou souhaitent transmettre plus tard, pour les plus

jeunes, et celles qu'ils voudraient que leurs enfants transmettent à leur tour. À ces deux questions, cruciales pour l'avenir de la langue française, les réponses dessinent un paysage où le français est extrêmement présent, même à Nabatieh. Cité en 1<sup>re</sup> position, très proche de l'arabe dialectal, à Beyrouth et Tripoli (en 2<sup>e</sup> à Nabatieh), le français recueille autour de 70% des suffrages en moyenne.



La question posée sur l'identité linguistique qui, comme au Maroc, ne fait, fort logiquement, pas de distinction entre arabe standard et arabe dialectal, permet aux personnes interrogées de se positionner plus sereinement. Leurs réponses donnent tout son sens à cette belle expression d'*arabofrancophonie* puisqu'elles démontrent une pluralité assumée qui réjouira ceux qui plaident en faveur des identités plurielles, contre les « identités meurtrières », selon le titre d'un ouvrage d'Amin Maalouf.



## Conclusion

Les études conduites en Afrique subsaharienne, au Maghreb et au Liban sont riches d'enseignements, non seulement sur la réalité de la présence de la langue française dans les pratiques quotidiennes, mais également sur les perspectives d'avenir de cette langue. Elles permettent d'avancer des éléments de réponses aux questions essentielles, souvent occultées par les approches quantitatives et fort peu documentées, comme celles relatives à la pénétration du français dans les foyers, à son appropriation et surtout à sa transmission éventuelle. Elles laissent affleurer aussi ce que les prospectivistes appellent des « signaux faibles » dont la prise en compte est nécessaire dans l'anticipation des évolutions à venir et dans la formulation de stratégies de promotion de la langue française.

## Des pays réellement francophones et plurilingues

Le premier constat établi par les résultats des enquêtes confirme la forte présence de la langue française dans des pays qu'il n'est donc pas abusif de qualifier de francophones, même lorsque le français n'est pas, historiquement, la langue première. En effet, ils mettent en évidence, en tout premier lieu, la réalité d'une connaissance et d'une maîtrise de la langue française. Dans tous les cas de figures étudiés, une très grande majorité de personnes déclarent parler le français et considèrent qu'ils ont un bon niveau dans cette langue. Non seulement les populations affichent une bonne connaissance du français, mais ils affirment presque toujours (à quelques exceptions près, comme pour l'arabe dialectal au Maghreb et au Liban ou le wolof au Sénégal) qu'elle excède celle à laquelle ils prétendent dans leur langue nationale. Il faut néanmoins s'inquiéter d'une révélation que nous apportent les observations fines qui voient parfois les jeunes générations estimer leur niveau de français de façon moins positive que leurs aînés, surtout en Afrique subsaharienne.

Autre évidence qui ressort des enquêtes, le plurilinguisme est une réalité intime dans ces pays. Certes, l'intensité de l'usage de plusieurs langues dans les différents contextes, privés (la famille), semi privés ou publics (le quartier, l'école, le travail), est très variable selon les pays, mais l'unilinguisme ne domine jamais complètement. Il n'est que dans les cas où une langue nationale (l'arabe dialectal ou le wolof par exemple) est partagée par l'ensemble de la population que l'on retrouve une part importante de pratiques unilingues. Mais, même dans ces situations, la proportion de foyers plurilingues d'une part, et la description de pratiques multilingues d'autre part, viennent confirmer la coexistence de plusieurs langues dans la vie quotidienne. Ainsi, même au Sénégal où l'usage du wolof est majoritaire, il s'accompagne toujours du pular, du sereer ou du français. Idem dans le monde arabe où s'adjoignent à l'arabe dialectal, l'amazigh, le français ou l'anglais selon les contextes. Cela est d'autant plus vrai que l'on s'éloigne de la communication strictement familiale, surtout en Afrique subsaharienne.

## Le français, « langue seconde »

Cette manière, fort ancienne, de qualifier la langue française dans ces différents contextes n'est plus toujours comprise ni partagée, notamment par les linguistes. Elle retrouve pourtant tout son sens à la lecture des résultats présentés. En effet, c'est bien la seconde place (et parfois la première) qu'occupe la langue française dans presque toutes les situations appréhendées. Cette constatation ne souffre quasiment pas d'exception et la fréquence d'usage du français est bien supérieure à celle de toute autre langue, quels que soient les contextes : à la maison, à l'école, au travail... Les locuteurs, lorsqu'ils ont recours à une autre langue que leur langue première, ce qui est très fréquent, utiliseront plus souvent le français. Ceci se constate d'ailleurs dans tous les domaines, comme le montrent les études portant sur les pratiques culturelles.

On peut même ajouter que cette réalité se renforce. En effet, il est patent que les générations les plus récentes ont intensifié leur usage du français par rapport à celles qui les ont précédées. Là encore, il n'est pas d'exemple où le français ne soit présent, à des niveaux très différents, dans les interactions langagières entre les membres d'une même famille à partir des parents. Sans exception, on voit même globalement son usage s'accroître à mesure que l'âge des personnes interrogées s'amenuise. En forçant le trait, on pourrait dire que plus on est jeune, plus on parle en français. L'un des marqueurs de ce phénomène se retrouve dans les réponses que les plus jeunes fournissent à la question portant sur la langue dans laquelle leur père s'adressait à eux lorsqu'ils avaient 5 ans : par rapport aux adultes qui ont répondu à la même question, le français double son score au Sénégal (où il partait de très bas) et gagne 30 points et plus au Burkina Faso, en Côte d'Ivoire et en Guinée (la mesure n'a pas été faite dans le monde arabe). Faut-il en conclure que l'avenir est assuré pour le français ?

### [Quel avenir pour la langue française ?](#)

Les pratiques actuelles nous donnent des indications sur la vitalité de la langue française, mais elles ne suffisent pas à elles seules à anticiper l'avenir. En revanche, même si nous verrons que les intentions et les déclarations ne reflètent pas exactement le réel, la volonté exprimée par les locuteurs de transmettre et de voir transmettre cette langue constitue une condition nécessaire (non suffisante) à la perpétuation, voire au renforcement, de son usage.

Les résultats sont très clairs : non seulement les réponses s'orientent toutes massivement (entre 80% et 100%) vers le souhait de voir cette langue apprise par sa descendance, mais elles expriment également très nettement (entre 40% et +80%) la volonté de transmettre directement le français à ses enfants (ou à ses futurs enfants pour les plus jeunes). Quel que soit le pourcentage recueilli par le français, il place systématiquement cette langue en première position dans les intentions révélées par les répondants (parfois, mais pas toujours, après la langue première) avant toute autre langue.

Avant de conclure à l'avenir assuré de la langue française, il faut néanmoins faire intervenir une composante essentielle du processus de transmission qui relève des dimensions psychologiques qui influencent toute démarche éducative. L'investissement symbolique qui

s'attache, souvent de manière implicite, à une langue n'est pas sans incidence sur la réalité des pratiques. Ainsi, il est très frappant de constater à quel point la volonté affichée de transmettre l'arabe standard ne semble pas suivie d'effet quand on mesure la présence de cette langue dans les échanges entre le père et son enfant par exemple. Concernant le français, on peut retrouver cette contradiction dans la différence constatée entre le nombre de personnes lui accordant le statut de « langue de la famille » (en général modeste, même s'il y a des exceptions) et les réponses des mêmes (beaucoup plus nombreux) qui déclarent utiliser avant tout la langue française dans leurs échanges intrafamiliaux.

Interviennent ici des ressorts profonds et puissants liés à l'identité culturelle, au niveau d'appropriation de la langue française, aux représentations qui s'en forment... mais qui relèvent aussi des espoirs que l'on met dans cette langue pour assurer les conditions de son épanouissement personnel et celui de ses enfants.